

Rêver n'est pas de tout repos

Évelyne De la Chenelière

Numéro 154, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90713ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De la Chenelière, É. (2019). Rêver n'est pas de tout repos. *Les écrits*, (154), 7–9.

RÊVER N'EST PAS
DE TOUT REPOS

La dernière fois que j'ai écrit debout, c'était à Montréal, sur le mur d'un théâtre.

Pour te reposer de l'aspect du monde, il faut fermer les yeux.

Fais de beaux rêves. Maintenant il faut rêver. Ce ne sera pas de tout repos.

Songe ou fantasme, le rêve s'imprime en nous alors que nous le fabriquons. Lieu de tension entre le subir et l'agir, le rêve fait que nous sommes peintre et toile, écrivain et page.

Je me suis engagée dans l'exercice du rêve éveillé qui a pris forme; une écriture-matière, frénétique, mouvante et érigée s'est épanouie sur un mur, rendant visible le temps de sa fabrication, de son errance, et de sa disparition.

Parce qu'on ne sait jamais quand on voit le mieux, les yeux ouverts, ou fermés.

Aux premières secondes du réveil, à l'heure où le rêve menace ruine, je tente de l'écrire avant qu'il ne disparaisse complètement.

J'accumule des notes. L'écriture modifie le rêve, l'altère en partie, en ordonne le chaos, trace un contour.

Tenter la mise en forme du rêve m'en éloigne irrémédiablement. Pourtant, je ne sais pas le rattraper autrement.

C'est cette énergie désespérée du sauvetage, que je veux déployer dans ce geste d'écriture.

Pour te reposer de l'aspect du monde, tu fermes les yeux.

Quelques heures.

Dans ta tête noire, une nuit blanche.

Au matin, tes paupières se soulèvent à moitié et déjà,

Le rêve se dissout.

Tu prends des notes comme tu peux.

illisiblillisisiblillisisiblillisisiblillisibleillilibleillisible illisible illisible illisible que tes dents tombent, tu rêves, que tes yeux fondent jusqu'à disparaître comme deux glaçons dans un verre d'eau, tu rêves que des insectes, de gros scarabées, vivent dans ta tête, y creusent des galeries à s'y perdre et qu'on te perce le crâne pour les extirper avec des pinces à épiler, tu rêves que ta peau se détache en de grands rubans roses puis rouges, que la pluie te troue comme une giclée de balles, tu rêves, que tu interpellas quelqu'un dont la silhouette ne se retourne jamais, que tu tranches tes doigts jusqu'aux poignets en coupant frénétiquement des carottes en rondelles, tu rêves qu'un grand singe te regarde longtemps en poussant un cri d'oiseau, que tu fumes tu fumes tu fumes sans jamais pouvoir t'arrêter de fumer, tu

rêves que tu parles une langue que personne ne comprend, que la scène du théâtre prend feu sans qu'aucun acteur ne s'arrête de jouer, que tu cries au feu au feu au feu, tu rêves que tu donnes ton pied à têter à un veau, tu rêves que tu rêves que tu rêves que tu rêves d'un rêve où tu craches un collier de perles mais ce sont tes dents qui tombent et t'entraînent dans leur chute sans fin (*illisible*)

elle rêve qu'elle se réveille et qu'elle entend sans les comprendre des voix emmêlées qui éclatent de rire à tout bout de champ, ce sont les voix de l'animatrice radio et de son équipe de chroniqueurs, et soudain la voilà sous la douche sans qu'elle comprenne comment elle est arrivée là, elle ne se souvient pas de ce qui s'est passé entre le lit d'où elle entendait le rire des chroniqueurs et la douche, elle se dit que c'est comme un montage au cinéma, un vide entre deux plans, une séquence dont le film ne veut pas, un intervalle à jamais perdu, et elle se demande à quoi elle a pensé dans cet intervalle, entre le lit et la douche, où est donc allé son esprit et pourquoi il ne l'a pas emmenée avec lui, pourquoi l'a-t-il laissée derrière, et puis elle se savonne vite pour ne pas gaspiller l'eau brûlante qui coule qui coule sale et savonneuse dans le drain de la douche et on ne sait pas jusqu'où, et puis dans le rêve elle essore ses cheveux mouillés avec la serviette de bain et elle se dit, dans son rêve toujours, elle se dit qu'elle aimerait suivre son esprit quand il part ailleurs, quand il s'éloigne de la douche et de la serviette de bain, et que ce serait bien de pouvoir partir loin des gestes qu'on pose, qu'on devrait toujours penser à autre chose qu'à ce qu'on fait, qu'on devrait pouvoir penser à mille lieues de ses gestes, à mille lieues de son lit, de sa douche, qu'on devrait pouvoir penser, par exemple, aux enseignements des animaux, à la course des astres, quoi encore, et la voilà, à cause du montage, devant les tablettes du réfrigérateur; la lumière artificielle fait briller les gouttes de condensation sur les contenants en carton et dans son rêve, elle se dit qu'elle aimerait bien voir autre chose que des aliments réfrigérés, jour après jour, qui la poursuivent jusque dans ses nuits, et que si au moins la nuit elle pouvait rêver depuis la tête d'un lion ou d'un poisson, rêver de sieste et de chasse, de langue râpeuse au goût de sang, ou encore d'algues mauves et de silence, d'une eau salée d'où tirer son oxygène, mais non, elle rêve depuis sa tête, sa tête à elle, sa tête pleine d'images de douche et de réfrigérateur, à ce compte-là pense-t-elle, mieux vaudrait un vrai cauchemar plutôt qu'un cauchemar qui prend l'aspect du monde tel qu'il est; un monde où les voix à la radio vous annoncent que l'heure est grave et soudain éclatent de rire à vous faire peur, mieux vaudrait un cauchemar qui ressemble à un cauchemar, plein de gueules qui vous avalent et de ventres qui vous digèrent, et elle se

dit que la seule manière de voir le monde autrement est de rêver depuis la tête d'une autre espèce, comme depuis la tête d'un galet, par exemple, un galet qui ne connaît pas la volonté, qui roule au gré des vagues et se laisse polir jusqu'à changer de forme, oui il faudrait peut-être rêver depuis la tête d'un minéral pour échapper à soi, pour voir autrement, car parmi les hommes, même les fous sont semblables entre eux, même les chimères des fous se ressemblent et c'est ce qui est triste de la folie, c'est suffisamment triste pour ne plus croire aux rêves ou du moins ne plus rien attendre d'eux, et pourtant elle note ses rêves dans l'espoir qu'ils lui apprennent quelque chose, quelque chose d'invisible le jour, quelque chose qui ne supporte pas la lumière éclatante, à même l'espoir elle écrit ses rêves et ce n'est pas de tout repos parce qu'ils se dérobent aussitôt qu'elle s'en approche, c'est une course effrénée contre l'oubli des rêves qui s'estompent dès les premiers moments du réveil, eux qui semblaient parfois si réels, si concrets, qui lui ont parfois offert des orgasmes si intenses qu'elle aurait voulu ne jamais en revenir, mais voilà qu'aussitôt l'œil ouvert le rêve menace ruine; on lui a déjà dit bois une gorgée d'eau au coucher, puis bois une gorgée d'eau au réveil, et tu te souviendras de tes rêves, ça n'a pas marché, mais à quoi bon se souvenir d'un rêve qui parle de douche et de réfrigérateur pense-t-elle, à quoi bon un rêve de vie pareil à la vie elle-même; au moins, pense-t-elle, la vie trouve dans le rêve la consolation du sfumato, elle a toujours aimé cette technique en peinture, le sfumato, elle aime tout ce qui permet d'adoucir les contours de la vie et ses arêtes piquantes, tout ce qui permet de flouter le réel, et si elle osait, si elle en avait le courage, elle deviendrait une droguée ou une alcoolique, pour l'ivresse des formes, mais elle se console en se disant que la myopie se charge d'embrumer le monde pour elle, et souvent elle ne met rien devant ses yeux pour corriger sa myopie, chérissant le voile qui transforme la vie en rêve (*illisible*)

je rêve de faire des rêves abstraits pour me reposer du monde; des rêves de formes, de taches d'ombre et de lumière, des rêves de mouvements et d'équilibres, de couleurs qui ne demandent qu'à vivre dans la tête de ceux qui savent vraiment rêver, c'est-à-dire *abstraitement*; ils sont peu nombreux, je crois, à part sauf peut-être les bébés, et les peintres abstraits sait-on jamais mais je ne pense pas, nous avons tous une telle habitude de voir le monde en mots, nous sommes si attachés à notre regard aveugle de parlants, à notre lecture du monde qui nous fait croire que nous le cernons, que nous en voyons l'étendue, les contours, et même l'infini; ce qui est innommable nous voulons absolument le dire, et dans toutes les langues, alors je rêve de rêver abstraitement, *vertigineusement*, et ce vertige, au réveil, je voudrais le transporter avec moi dans la vie quotidienne, cette vie à laquelle on veut à tout prix donner un sens quand elle n'en réclame pas, cette vie qu'on veut gaver de sens, et on lui enfonce le sens dans la gorge, pauvre vie elle n'en demandait pas tant *illisiblillissiblillissiblillissiblillissiblillissibleillilibleillisible illisible illisible illisible*
